

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un ml
lieu social qui assure à chaque individu le
maximum de bien-être et de liberté adé
quat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an 6 fr.)
Six mois 3 fr.)
Trois mois 1 fr.50)

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne
La Rédaction à **SILVAIRE**
L'Administration à **Pierre MARTIN**

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr.)
Six mois 4 fr.)
Trois mois 2 fr.)

CE QUE COUTE LA PEAU D'UN CHIEN

Les riches, les oisifs, les satisfaits, les neps de tout et qui ne produisent rien ; ces êtres antisociaux, autant qu'antihumains, en arrivent à perdre complètement le sentiment de solidarité humaine et à méconnaître l'entraide, ce facteur précieux de vie dans toutes les espèces qu'embrasse la zoologie.

L'aberration morale des parasites de notre civilisation présente arrive même à leur faire aimer les bêtes, à les choyer et à leur sacrifier, par des dépenses scandaleuses, des produits dont ils n'ont nul besoin, des soins dépassant le nécessaire et des apitoiements d'une sensiblerie ridicule.

Les êtres qui meurent dans d'infectes taudis par manque d'hygiène. Les filles du peuple qui s'étiolent, s'épuisent dans les immenses magasins ou dans les fabriques étouffantes. La grande armée des victimes de l'atelier, de l'usine, de la mine et autres métiers qui tuent. Toutes les misères, toutes les souffrances qui amènent les travailleurs à contracter des maladies graves, mortelles, comme la tuberculose. Toute cette détresse physique que l'on constate chez les ouvriers par manque d'air pur et d'une alimentation saine et suffisante. Toute cette détresse morale produite par un surmenage d'un côté et par des exemples démoralisateurs de l'autre, eh bien ! tout ce dénuement, tout ce long martyrologe dans lequel se meut la classe laborieuse, tout cela laisse indifférents les parasites et leur cœur n'a plus de vibration pour la douleur humaine, pour les souffrances de leurs semblables. Ils tressaillent au malaise d'un chien, mais restent froids en face des tortures endurées par des hommes. Ils éprouvent une poignante émotion mêlée de désespoir quand leur toutou tourne l'œil, et apprennent, naturellement, l'écroulement de mineurs écrabouillés au fond du puits de mine. Lisez ce qui suit : c'est la narration que nous adresse un camarade qui a été témoin des faits qu'il rapporte.

« Au grand hôtel de Bagnols-de-l'Orne se trouve Mme la baronne-chanoinesse de Mecklembourg, Allemande résidant à Paris. Son camarade de lit, — c'est de son chien dont il s'agit, — s'est trouvé indisposé une de ces der-

nières nuits. C'était sans doute à la suite d'un trop copieux et succulent repas que la bête digérait mal. La compagnie de l'animal, — nous voulons dire la baronne de Mecklembourg, — très alarmée, réveilla tout l'hôtel pour que l'on vint en aide à son petit roquet. « N'ayant pas dans le pays de savant vétérinaire, on en manda aussitôt un par télégraphe de Maisons-Alfort. Le spécialiste vint, examina le quadrupède et donna son diagnostic de la maladie : coût, 2.000 francs pour la consultation.

« Malgré la célébrité scientifique, le canin canna ou creva, comme crevera bien un jour, certes, la baronne aussi canine que peu humaine. Alors, deuil le plus complet, plus de visites, plus de réceptions : la veuve est désolée, absolument inconsolable.

« On a fait embaumer le cadavre, on a fait faire un double cercueil et, dans un wagon spécial, capitonné, du prix de 1.000 francs de transport, on le fit conduire dans une propriété de la baronne, près de Cannes, sur la Côte d'Azur. On parla même qu'un monument va être élevé au défunt pour commémorer les services qu'il a pu rendre à sa maîtresse : quels peuvent bien être ces services ?

« Maintenant, les mères qui voient mourir leurs enfants dans les mansardes pourries des sixièmes étages, où grouillent, entassées, des familles trop nombreuses, ces mères peuvent regretter de ne pas être chiennes de baronne : elles et leurs petits auraient été plus soignés, plus heureux et, quand il aurait fallu claquier, ils l'auraient fait avec plus de décence et auraient été enterrés d'une façon plus pompeuse. »

Vous avez lu : 2.000 francs de consultation, plus 1.000 francs de transport, puis... on ne sait les dépenses ultérieures — mais qui sont certainement proportionnelles aux premières — : le total doit représenter une somme qui aurait bien pu aider à vivre des familles nombreuses pendant les moments terribles de l'hiver qui approche. Non, tout cet argent a servi à une charogne décadée chez une baronne. C'est pour cela qu'il faut que des enfants crévent chez les pauvres.

— « Sans doute, si j'étais catholique, présentement, cela me serait loisible. Pourtant, soyez persuadé qu'ils sont nombreux au monde ceux qui, à cette heure, ne peuvent, comme vous, prier avant de manger. »

— « J'avoue ne pas comprendre... »

— « Eh ! l'abbé, c'est très simple : ils ne peuvent prier avant de manger parce qu'ils n'ont rien à se mettre sous la dent ! »

Le ministre de Dieu rougit et les convives regardent d'un méchant œil le mauvais plaisant qui s'en fout.

SOLIQUES D'UN SOIR D'ENNUI

C'est une chose terrible que regarder sa montre et dire : « Il n'est pas encore telle heure ! », d'aspirer ardemment « être à demain ! ». Et pourtant, la vie humaine est si brève. Ce demain, que nous appelons, c'est un pas de plus vers la mort... Ah ! c'est que ce n'est pas vivre que s'ennuyer, que n'avoir pas la possibilité de satisfaire ses desirs. Et l'en a tant...

Une chose domine toutes les autres : la nécessité d'avoir du numéraire pour contenter ses caprices, ou apaiser ses besoins même les plus rudimentaires. Puisque la vie est courte, qu'on ne vit qu'une vie, qu'après il n'y a plus rien, que l'inconnu, il faut employer les moyens les plus rapides pour se procurer l'Or. Le travail, l'esclavage honnête donnent de pitoyables résultats. Alors, étouffez-vous qu'il y ait tant de « vols », tant de « crimes »...

Je sais bien que vous conclurez au rétablissement de la sainte religion, de la crainte en un dieu vengeur, de l'espoir en un paradis de délices pour les déshérités de « ce monde ». Il est trop tard ! La science a tué la Foi. Et il n'y a plus qu'une solution : la disparition de la Propriété, l'Aïssance pour tous, l'Anarchie. Tant que cela ne sera pas fait, vous tremblerez pour votre peau, ô riches, vous servirez les fesses, ô repus !

SUR DES SUICIDES

Décidément, c'est la maladie à la mode. Après Lafargue, Robin, et sans doute d'autres, des obscurs dont on parlera moins, mais que cet exemple d'en haut aura, pour une grande part, déterminé au geste d'auto-destruction. Et les journaux, de la Guerre Sociale au Journal, trouveront des arguments pour approuver, glorifier. On parlera d'héroïsme.

A mon avis, il faut réagir, et de toutes nos forces, contre cet état d'esprit. Le suicide me semble une marque de résignation. Si je me l'explique chez des patriotes, chez des religieux, je ne le comprends plus chez des socialistes révolutionnaires. Il est vrai que les actes morbides sont incompatibles avec la jeunesse qui ne demande qu'à s'épanouir, à vivre le plus intensément et le plus largement possible. Tout de même, si l'on admet que nos amis se soient tués en pleine jouissance de leurs facultés, comment ne pourrait-on pas émettre cette idée qu'ils auraient pu donner à leur fin une direction utile à leurs semblables pour lesquels ils ont eu risqué — et trouvé — l'exil ou la prison — cette demi-mort ?

Pourquoi n'ont-ils pas joué leur vie — même avec la certitude de la perdre — en des expériences par exemple médicales, ou aéronautiques, ou en tentant d'épurer la société d'un de ces bipèdes monstrueux qui tuent des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants ? Qu'on ne dise pas qu'ils ont eu conscience qu'ils devenaient à charge de leurs camarades et n'ont pas voulu être un poids mort entravant d'autres vies, puisque l'on prétend et l'on s'appuie sur ce fait pour faire leur apologie, qu'ils avaient toute leur lucidité au moment où ils se désolent. Eh ! quoi, nous critiquons les résignés, ceux qui s'introïquent, qui se « suicident » en travaillant, en produisant l'utile ou l'agréable. Nous voulons que réagissent les peintres en bâtiments, les chapeliers, les mégissiers, les verriers vic-

times du plomb, du mercure, du sulfure de carbone et autres poisons industriels, et nous trouverions logique, admirable la fin des vedettes ?

Non ! non ! mille fois non ! Un homme conscient, un matérialiste ne se détruit pas. Il lutte, il risque. S'il tombe en combattant, son effort, source de joies pour lui, n'aura du moins pas été

Si les anarchistes voulaient...

« Si les révolutionnaires, au lieu de s'engueuler, recherchaient l'entente, ils feraient ceci... »

« Si les révolutionnaires, au lieu de se bouffer le nez, se donnaient la main, ils feraient cela... »

Combien cet air, chanté sous des accents différents par le « général-pion » a-t-il rebattu nos oreilles ?

Et malgré ça, les révolutionnaires (les faux et les vrais) ont continué à s'engueuler, se tendant plutôt le poing que la main.

Ils n'ont fait ni ceci, ni cela et ont laissé passer bien des occasions, bien des événements où leur action eût été utile. Il est vrai que sous cette dénomination de « révolutionnaires » on voulait allier la carpe et le lapin.

Pourtant, si les anarchistes voulaient bien y réfléchir, ils prendraient, pour eux, tout ce que ces conseils avaient de bon.

Il me semble qu'il serait logique de dire maintenant :

« Si les anarchistes, au lieu de couper des cheveux en quatre, de former des petites chapelles, de s'engueuler et de se bouffer le nez, avaient su s'organiser, ils auraient d'abord évité au mouvement anarchiste de pérorer parce qu'ils n'auraient pas participé au confusionnisme révolutionnaire de ces dernières années, et ils nous auraient permis de donner notre note, si nécessaire, à chaque fois qu'un événement surgissait. »

Aujourd'hui, si les anarchistes avaient su s'organiser, ils pourraient saisir l'occasion que leur offre le gouvernement traquant les instituteurs syndiqués, pour clamer bien haut comment ils entendent qu'on éduque les enfants.

Déjà, il y a trois ans, alors que les pères de famille cléricaux déchiraient et brûlaient les livres de la laïque qui, à leur avis, n'étaient pas assez abrutissants, et qu'ils formaient ainsi le gouvernement à retirer ces livres de la circulation, les anarchistes auraient dû créer assez d'agitation autour de ces faits pour fixer l'attention du public sur l'abrutissement officiel d'abord, ensuite sur les méthodes d'enseignement que nous préconisons. Au lieu de cela, nous avons vu se lever des révolutionnaires, non pour détruire les inepties contenues dans les livres de la laïque, mais simplement pour défendre celle-ci contre les cléricaux.

La dissolution des syndicats d'instituteurs, les sanctions qui seront prises contre les récalcitrants, la rentrée des classes, nous permettraient de tirer profit de la situation.

Ce serait le moment de dire aux prolétaires :

« Camarades, jusqu'ici vous avez compris combien la société vous écrase, vous exploite, vous épuise et combien elle vous rend la vie dure. A l'atelier, à la caserne et même quelquefois chez vous, c'est le bagne. »

« Vous avez saisi les rouages économiques qui permettent à certains individus d'exploiter leurs semblables. »

« Vous avez compris les raisons politiques qui perpétuent cet état de choses. »

« Et pour que vous ne puissiez briser cet état de choses, vous avez vu dresser contre vous toutes ces institutions odieuses : Religion, Police, Armée, Magistrature, etc. »

« Alors, peu à peu, vous avez compris que pour jeter bas l'abject système social actuel, il fallait combattre les erreurs, les préjugés qui permettent à ces institutions de subsister et vous êtes devenus des penseurs libres, des rationalistes, des antimilitaristes, des adversaires de la loi ; et vous vous dépensez sans compter pour lancer et propager de par le monde les idées qui vous sont chères. »

« Mais regardez ce qui se fait à côté de vous. Alors que vous voulez supprimer l'ex-

« ploitation de l'homme par l'homme, le salariat, et remplacer la société capitaliste par le communisme, l'Etat prend vos enfants dont les petites cervelles sont pour ainsi dire sans empreintes, et les façonne déjà pour en faire des êtres soumis, respectueux de la propriété individuelle que vous voulez abattre. »

« Vous haïssez la Police, l'Armée, parce que vous savez pour quelle besogne elles sont instituées ; votre amour social dépassant les frontières et s'étend à l'humanité toute entière. L'Etat, lui, s'empresse de donner à vos enfants une éducation militariste, chauvine, sanguinaire. »

« Vous voulez combattre les religions parce que vous savez qu'elles font des individus superstitieux, résignés, incapables d'instaurer une société meilleure. Mais l'Etat apprête vos enfants à la superstition et leur fait aimer les idoles que vous voulez détruire. »

« Et il en est ainsi de tout. Vous êtes antiautoritaires, contempteurs de la loi. L'Etat s'ingénie à faire de vos enfants des amoureux du galon, du panache ; des respectueux de la force, de la loi. »

« Vous êtes révolutionnaire ; l'Etat fait de vos enfants des conservateurs. »

« Comprenez-vous que la chair de votre chair est dressée systématiquement contre vous ? »

« Eh bien ! dès maintenant, camarades, faites le nécessaire pour que l'Etat n'impose pas aux instituteurs une telle emprise sur vos enfants. Les cléricaux vous ont montré la besogne qu'il fallait faire pour cela, que leur exemple vous serve. Agissez ! »

Puis on opposerait l'éducation libertaire que nous désirons à l'enseignement officiel et l'on glisserait quelques mots de notre idéal, sur la société que nous voudrions si bonne et si douce à tous.

Et des groupements de pères de famille naîtraient qui parviendraient peut-être à faire reculer les gouvernants dans leur œuvre réactionnaire. Il n'y aurait rien là qui puisse ennuyer la poignée d'instituteurs qui nous sont sympathiques, au contraire !

Mais les anarchistes laisseront passer cette occasion. Et pourquoi ? Parce qu'à force de jouer sur les mots ils en ont peur. Ils pourraient rallier la fédération communiste anarchiste et lui permettre de tirer parti de ces faits comme de tous les faits sociaux. Mais voilà ! ils ont peur du mot : organisation. Ils traduiraient cela par : autorité ; les pauvres !

Et alors, nous continuerons à œuvrer à la remorque d'organisations antianarchistes, qui, plus habiles que nous sauront s'emparer et se servir des événements ; nous continuerons à être des hochets dans les mains des arrivistes et des ambitieux et nous continuerons à entendre des ex-camarades dire quand nous voudrions élever la voix : « L'anarchie, mais c'est de la préhistoire ! c'est pas sérieux ; les anarchistes n'ont jamais rien fait, qu'est-ce qu'ils viennent nous embêter ! Ce n'est que des gueuleurs. Faut pas s'en occuper. » Ils nous débiteront d'autant plus qu'ils sentent qu'un individualisme incohérent a écarté de beaucoup d'entre nous, tout besoin d'entente, d'organisation et qu'il ne faut pas nous laisser prendre des forces, sans quoi ce sont eux qui en perdront.

C'est pourquoi je voudrais qu'ici, dans notre Libertaire on ne se lasse pas de répéter aux camarades que tant qu'ils ne feront pas leurs questions d'individus, de chapeliers pour se sentir les coudes, s'organiser et œuvrer utilement pour la révolution et l'anarchie, ils ne seront que des dupes dont tout le travail et l'action profiteront aux adversaires.

Si les anarchistes voulaient...

L. BELL.



SUPERSTITION

Sur le quai de X..., des voyageurs de commerce attendent un train.

L'un d'eux — appelons-le Ventripotent — apercevant un curé : « Messieurs ! touchons du fer ! voici un ratichon ! »

Ils se précipitent vers un banc et touchent du fer. Un seul reste indifférent. L'indifférent aux « toucheurs de fer ».

— Pourquoi, messieurs, avez-vous touché du fer à la vue de cet ecclésiastique ?

Ventripotent. — Cette blague ! pour conjurer le mauvais sort. La vue d'un corbeau porte malheur.

L'indifférent. — Vous seriez bien en peine de me prouver cela. Admettons-le. Mais comment me démontrerez-vous que toucher du fer conjure ce mauvais sort ? Pourquoi ne pas toucher du bois ou de la pierre ?

Ventripotent. — Monsieur, vous n'avez pas compris notre geste. La vue d'un calotin nous est odieuse. Nous marquons notre aversion par cette petite manifestation. Et je voudrais bien qu'un « sac à charbon » roupète quand je dis et fais cela (touchons du fer !).

Je lui dirai ce que je pense. Quant à vous, jeune homme, si ça ne vous plaît pas, c'est le même prix...

L'indifférent. — Oh ! si vous le prenez sur ce ton, nous mettrons vite les choses au « poing » (geste, et hilarité des autres). Je voulais simplement vous faire remarquer que si vous êtes libéré de la superstition catholique, vous tombez dans une autre aussi grotesque. Mieux vaudrait ne pas « toucher du fer » et...

Ventripotent, décidément agacé. — Dites-nous donc tout de suite que vous êtes un pilier de sacristie et ne nous em... plus !

L'indifférent, que cette colère amuse. — Le parti pris vous fait divaguer ! Je suis plus libre-penseur que vous. Je méprise toutes les religions et leurs prêtres. Je lutte contre tous les dogmes, celui de Dieu, de la Patrie, de la Propriété, de la Famille. Je suis an-anarchiste ! Tant pis si ça vous em... Sur ce mot d'anarchiste, pris pour une outrance, la conversation dégénère en quolibets, idioties, calembours. Les voyageurs de commerce ont, en général, tant d'esprit !

A TABLE D'HÔTE

Très sérieusement, avant de copieusement dîner, un abbé marmonne le « benédicité ».

Son voisin de droite lui dit : « Vous êtes heureux, monsieur, de pouvoir prier avant de manger. »

Un peu interloqué, l'abbé répond : « Mais, monsieur, il ne tient qu'à vous d'en faire autant... »

ROUSSET EST LIBÉRÉ

A force de ténacité, d'énergie et même de colère, Rousset a été arraché à sa géhenne, a été ravi à ses tortionnaires.

En dernier lieu, dans la lutte pour sauver un innocent, beaucoup de tardifs concours se sont manifestés, ont apporté leur influence et aidé de leur importance politique pour parachever l'œuvre de justice. Mais ces concours ne se sont montrés, ces influences ne se sont exercées qu'en raison de la constance qu'a mise le peuple ouvrier pour sauver un des siens. Oui, c'est bien aux travailleurs, à ceux de sa classe que Rousset doit en fin de compte d'être libéré. Si les travailleurs ne s'étaient pas préoccupés de la victime des conseils de guerre, si, pour lancer l'agitation, ils n'avaient pas eu cette fertilité d'initiative et cette énergie dans le combat de chaque jour, ce ne sont pas les bourgeois qui s'en seraient étonnés, et Rousset aurait bien pu gémir, souffrir et mourir sans qu'on se préoccupât de lui.

Un de sorti du gouffre, il en reste encore à sauver, et d'aussi dignes d'intérêt.

Ne désarmons donc pas et bataillons toujours, non pas pour sauver les victimes de Biribi, mais pour détruire les causes qui nécessitent les Biribis. Ces causes sont l'armée, l'autorité, la propriété individuelle. Cette dernière, génératrice de toutes les autres, parce qu'elle constitue l'exploitation de l'homme par l'homme, dernière forme de la barbarie humaine.

Ne désarmons pas.

Nouveau Convoi

Dans quelques jours, des milliers de jeunes gens vont être remplacés dans les casernes ceux qui ont la joie d'en être revenus. Cette douce mère « Patrie » va, une fois de plus, prendre soin des nombreux gas de vingt ans confiés à sa bienveillante attention. Ont-ils de la joie ou ont-ils du dégoût ceux qui vont former le prochain convoi ?

Certes, si on en croyait tous les Milléaristes et tous les enquêteurs plus ou moins patriotes, on serait tenté de croire que l'esprit chauvin a repris racine dans le cerveau de la jeunesse. Mais ceux qui veulent parler impartialement, ceux qui veulent observer sans parti pris savent bien que les jeunes, en général, sont peu disposés à aller peupler les casernes, que leur tempérament, cependant ardent et batailleur, ne veut pas être dépensé dans des conflits internationaux.

Nous savons bien que chez beaucoup il y a une question purement sentimentale qui parle.

C'est l'amante de laquelle on va se séparer, pour toujours peut-être, car les deux années d'absence amènent l'oubli. C'est les parents dont on était le seul soutien qui vont être obligés de se séparer de l'être cher ; c'est enfin la caserne dont on redoute tous les dangers imprévus, la caserne où l'on contracte souvent le vice et l'infection et où l'on est obligé de subir toutes les vexations et toute la bêtise de la gendarmerie.

Mais à côté du sentiment qui compte pour quelque chose pourtant, la raison parle, également, la propagande antimilitariste a mordu fortement les nouvelles générations. Et c'est à chaque instant que nous entendons des jeunes faire le procès de l'armée et de la patrie.

Des jeunes socialistes aux jeunes anarchistes c'est une protestation permanente contre les institutions bourgeoises. L'armée est mauvaise à tout point de vue. C'est la force mise au service d'une poignée de dirigeants pour asservir la masse ouvrière. L'armée sort des ongles du prolétariat se dresse à chaque instant contre lui au profit du capital. La patrie est la religion qui s'ajoute à toutes les autres religions, pour conserver le peuple dans l'ignorance et la servitude.

Religion qui oppose, elle aussi, le sage raisonnement au dogme d'une croyance fanatique.

Religion inventée pour soutenir la propriété, qui elle-même est une entrave à nos besoins et à nos aspirations. Religion que comme les autres nous devons combattre. Voilà ce que disent les nombreux jeunes gens appelés à servir la querelle nationale.

C'est les jeunes syndicalistes d'abord, dont l'une institue le Sou du Soldat et organise une grande fête antimilitariste. Les J.S. de Paris qui placardent 500 affiches dont le titre seul est tout un programme : A bas l'Armée.

C'est, d'autre part, les jeunes anarchistes qui ne veulent servir d'aucune façon le militarisme bourgeois ou révolutionnaire. Une seule tactique prime de toutes les autres pour eux. La désertion, l'insoumission. Inutile d'être soldat ou officier pour combattre l'armée, comme il est inutile d'être patron pour combattre le patronat, ou curé pour combattre l'église. Et voilà nos camarades qui ne craignent pas de joindre la pratique à la théorie à leurs risques et périls, se proposant du reste d'expliquer par affiche leur énergie et logique attitude.

Certes, nous savons bien que les cerveaux torturés pendant des années par les parents d'abord, qui, pour le plaisir de leurs gosses, leur offrent comme jouets des bataillons de petits soldats en fer blanc que les enfants font guerroyer, par le maître ensuite qui, pour l'instruire sur l'histoire nationale, exalte le prestige de l'armée française et prône la gloire de la défense.

Nous savons bien que le travail à accomplir sur ces jeunes cerveaux qui ont été « forcés » est ardu. N'importe, nous savons

que nous obtenons de bons résultats et cela nous suffit.

Les retraites militaires ont eu beaucoup de succès dans la Patrie et dans la Presse, obligées de faire la réclame. Mais c'est tout. Le peuple qui protesta tout d'abord (et protesta encore du reste, puisque dernièrement des copains furent arrêtés) se moque à présent et fait le spectacle auquel seulement participe quelques vagues suiveurs et de nombreuses mouches.

Et les volontaires pour le Maroc ! on leur offre tous les avantages, galons et primes faciles à obtenir, peu de dangers même assurés-on, sinon pour les pauvres Marocains. Et les volontaires ne répondent pas pourtant, les soldats ne sont pas disposés, même à aller casser des têtes en Afrique. Où allons-nous ?

Ajoutez à cela que Millerand, toujours aussi antimilitariste qu'il ne l'était jadis au Parti, nous aide puissamment dans notre propagande contre l'armée et la patrie.

Ses retraites déjà n'ont fait que servir notre cause, et le bluff de l'aviation militaire, qui n'a réussi qu'à englober l'argent des contribuables, des gogos-souscripteurs et à faire s'écrouler quelques corps sur les terrains d'essais, a souligné nos avertissements et nos présomptions.

Le bruit des trois ans de service qui circula un moment et qui ne fut pas retenu davantage à cause des prochaines élections qui n'auraient pas été faites au profit des mêmes assietés auribistes. Craindre de déplaire aux électeurs ! et aux autres donc ! L'esprit militariste renait !...

La Révolution Mexicaine

Après les graves nouvelles fournies par le Journal du 9 septembre, nous comptons trouver dans la presse française une suite quelconque ; mais non : nouveau silence. C'est à croire que notre presse immonde exerce un chantage sur la caisse du gouvernement mexicain, en se taisant ou en parlant de la révolution, selon les besoins de la cause. En tout cas, les journaux mexicains et américains qui nous sont parvenus cette semaine — les derniers datent du 24 août — font prévoir, comme les précédents, ces graves nouvelles.

Orozco s'est enfui, aux Etats-Unis sans doute. Juarez est aux mains des fédéraux ; le mouvement politique du Nord peut donc être considéré comme terminé, bien que de fortes colonnes, de 800 à 2.000 hommes, se trouvent encore dans la région. Malgré cela, et malgré les innombrables guerillas qui sillonnent le reste du Mexique, c'est vers le Sud, maintenant, que se tournent tous les regards. Zapata disposerait, dit-on, de 6.000 hommes — certains disent de 8.000 — parfaitement montés, équipés et disciplinés : une véritable armée. A l'heure actuelle, il se trouve avec elle dans le district de Mexico. On conçoit la terreur des capitalistes yankees et mexicains.

La terreur du zapatisme

Le 14 août, The Los Angeles Times annonçait que, dans les trente-six dernières heures, quatre-vingt villes ou villages avaient été conquis par les zapatistes. Naturellement, ce journal et les autres se déchainent contre leurs « atrocités » et parlent longuement des neutres tués pêle-mêle avec des soldats aux assauts des trains, comme après la prise de Ixtapan et de Tenancingo. Mais ces mêmes feuilles enregistrent sans commentaires les assassinats en masse accomplis froidement par les gouvernements, après les batailles.

C'est ainsi que 210 personnes, soupçonnées de sympathiser avec les révoltés, ont été exécutées dans le seul Etat de Michoacan (dans les premiers jours d'août). Parmi ces victimes, douze n'avaient pas plus de quinze ans.

Nous avons aussi quelques renseignements complémentaires sur les dernières propositions de paix faites à Zapata. L'émissaire était un nommé Sarrazin, d'origine française, comme son nom l'indique. Zapata refusa de le recevoir. A son retour, soit pour le punir d'avoir échoué, soit qu'il eût usurpé des fonctions d'émissaire, Madero l'a désavoué et l'a fait arrêter. L'intéressant, dans cette affaire, c'est que plusieurs journalistes, profitant de sa mission, l'avaient accompagné et que l'un d'eux a fait le récit de leur voyage à la rencontre du terrible « Attila du Sud ».

Ce récit a paru dans l'Imparcial (quotidien réactionnaire de Mexico). Il y est parlé de vastes régions ruinées, des craintes qui assaillaient les voyageurs, souvent pris, non sans raison, pour des espions, dans les méandres de paysages tropicaux, sillonnés de révoltés en armes, des conversations échangées avec quelques-uns d'entre eux, de l'imposant défilé auquel les journalistes assistèrent, de 5.000 hommes à cheval et bien armés, etc.

Fait notable, ces conversations reflètent toutes le même sentiment qu'avait déjà noté un correspondant de journal américain, à savoir que les zapatistes luttent pour leur émancipation économique et rien de plus.

Le 21 août, les zapatistes avaient investi la ville de Toluca, qui est un grand centre commercial, et l'on s'at-

tendait à la voir tomber dans leurs mains dans les vingt-quatre heures. Nous ne savons rien d'autre, sinon que l'on pensait à ce moment qu'ils ne tarderaient pas longtemps à entrer dans Mexico, la capitale étant mal défendue, paraît-il. Amen !

Les modernes Spartacus

De nouveaux renseignements éclairent d'un jour encore plus sympathique l'énergique figure de Zapata. Nous savons, par exemple, qu'à propos de la fameuse mission de Sarrazin, les journaux avaient reçu, le 6 août, une déclaration signée Zapata, dans laquelle il disait qu'il ne pourrait être question de paix tant qu'existerait le gouvernement. (Gouvernement en général ou gouvernement actuel, nous ne savons trop.) Ce document parlait en termes véhéments de la racaille gouvernante et contenait des citations de Victor Hugo et de Kropotkine.

De telles citations n'ont pas laissé de surprendre les journalistes, qui nous apprennent qu'avant la révolution, Zapata était un simple péon, un esclave des champs travaillant dans une hacienda dont ils donnent le nom. Mais aujourd'hui, il serait assisté, dit-on, d'un instituteur libéral nommé Montano, qui lui sert de conseiller. Ce serait en grande partie à ce dernier que serait due l'attitude intransigente de Zapata.

L'humble origine de cet homme, dont le nom fait trembler toute la bourgeoisie mexicaine et met en émoi la puissante caste capitaliste des Etats-Unis, voilà qui achève de lui concilier notre estime. Et si les traditions communistes de sa race se complètent maintenant par la connaissance de la Conquête du pain, c'est là encore un résultat appréciable de la propagande des camarades de Regeneracion.

Nous avons dit, il y a longtemps, que Zapata était malade ; il l'est toujours, mais son énergie est telle qu'on n'a presque jamais cessé de le voir à la tête de ses troupes. Ajoutons qu'il est ennemi du sang inutilement versé et qu'il a désapprouvé l'acte de Genovevo de la O qui, à la Cima, après avoir assailli un train, fit massacrer soldats et voyageurs, dont deux journalistes.

Ce Genovevo de la O est, lui aussi, une sorte de Spartacus qui, ayant vu sa région natale incendiée par les bandes sauvages des fédéraux, jura d'en tirer une vengeance éclatante. Il agit de concert avec Zapata, mais en chef indépendant. De même Mendoza et d'autres encore, qui se sont levés pour se venger et venger leurs concitoyens.

Avec ou sans chefs !

D'ailleurs, la plupart des journaux bourgeois font bien la distinction nécessaire entre Zapata et le zapatisme. La Nation, par exemple, explique à nouveau (numéro du 10 août) que la ruée des paysans en armes, dans le Sud, a eu lieu sans chef, sans plan préconçu, sans visée politique. C'est partout la révolte de la faim et c'est seulement sous l'impulsion de la faim que la révolution s'est produite ; les chefs n'y sont pour rien et la paix ne dépend en rien de Zapata. Avec ou sans lui, la révolte continuera tant que les conditions de vie ne seront pas changées pour les malheureux paysans mexicains.

Tels sont les traits essentiels du beau mouvement mexicain pour la semaine

écoulée. Nous voulons parler de celle qui va du 17 au 24 août. Nous en sommes donc réduits à attendre encore quinze jours les suites de l'information du Journal, à moins que notre presse, qui dispose des dépêches sous-marines, ne nous dise avant où en est, par exemple, la terrible menace de l'intervention américaine.

L'idée de l'intervention a de puissants partisans aux Etats-Unis. Le sénateur Fall, qui plaide en sa faveur, le 26 juillet dernier, disait que les pertes éprouvées par la propriété s'élevaient, depuis la révolution, à 2 milliards et demi. A cela, notre camarade Owen répliqua qu'il faudrait bien dépenser 10 milliards pour occuper le Mexique.

Ce qui est certain, c'est que jamais la révolution n'avait pris une tournure plus intéressante pour nous et que de gros événements se préparent. Ce serait le moment de faire un effort pour ces admirables paysans qui nous donnent un si bel exemple de courage et de ténacité. Les Temps Nouveaux ont publié dans leur dernier numéro une longue et très bonne chronique des récents événements. Que, du moins, cet exemple-là soit suivi par la presse révolutionnaire !

Les camarades dont l'abonnement est échu sont instamment priés de le renouveler afin d'éviter des frais de recouvrement inutilement dispendieux.

Syndicalisme et Socialisme

Le mouvement ouvrier et les socialistes anarchistes

Nous avons démontré dans nos précédents articles que le socialisme se divisait en deux écoles différentes, chacune ayant, non seulement sa théorie propre, mais aussi sa pratique, sa tactique particulière. Ces deux conceptions nous les avons exposées dans leur forme générale en nous attachant surtout à démontrer que la divergence de vue entre elles présente un caractère fondamental. Ceci nous a semblé nécessaire pour mettre fin à cette phraseologie ultra-dialectique d'après laquelle nous pouvions considérer le socialisme comme une conception unique et homogène, tant comme théorie que comme facteur dans la révolution sociale.

Maintenant examinons d'une manière impartiale et sans opportunisme, laquelle de ces deux conceptions socialistes a le plus influé sur le mouvement ouvrier ; laquelle a inspiré ce grand mouvement politique : le syndicalisme révolutionnaire.

Pour cela, nous croyons utile de faire l'exposé précis et aussi succinct que possible des idées des deux écoles socialistes sur le mouvement économique ouvrier. Cet exposé nous permettra d'établir la parallèle entre le mouvement ouvrier actuel et les idées.

Nous avons déjà dit que la différence fondamentale entre les deux conceptions socialistes se rattache surtout aux questions de l'Etat, la politique et la compréhension de la forme d'organisation ouvrière dans la société bourgeoise, ainsi que sur l'organisation de la vie économique dans la société future : fédéralisme et centralisme.

Les socialistes anarchistes, les bakounistes, les fédéralistes et les fédéralistes, considéraient le mouvement ouvrier comme le seul facteur vraiment important non seulement de la révolution sociale, mais également de la transformation sociale. Pour eux, seul ce mouvement était capable de renverser le vieux monde et d'en créer un nouveau basé sur la liberté. En 1869, Bakounine écrivait dans un de ses articles de l'Egalité : « Quiconque a conservé en lui-même une étincelle de vie et de sens doit reconnaître qu'il n'est qu'un seul mouvement aujourd'hui qui ne soit pas une agitation ridicule et stérile, et qui porte tout un avenir dans ses flancs, c'est le mouvement international des travailleurs ».

Telle fut également l'appréciation de la Fédération Jurassienne. Ceci est d'autant plus intéressant à constater, que l'on essaye d'opposer les idées socialistes anarchistes au mouvement ouvrier.

Maintenant que nous connaissons toute l'importance que les Bakounistes donnaient au mouvement ouvrier, voyons qu'elle était leur conception sur la forme de l'organisation ouvrière ?

Elle doit être fédéraliste avant tout, c'est-à-dire les associations ouvrières doivent coopérer à l'action commune tout en sauvegardant leur autonomie.

C'est ainsi que le comprennent les sections de l'Internationale du Jura bernois ; puisque dans une assemblée de ces sections tenue en 1873, elles décidaient d'organiser la libre fédération des groupes corporatifs ; la centralisation dans n'importe quel domaine, disaient-elles, aboutissant à l'étouffement de la liberté humaine, au despotisme.

Et toute la Fédération Jurassienne comprenait ainsi l'organisation des travailleurs. Pour tous, la forme décentralisée du mouvement ouvrier était seule susceptible de rendre l'action intelligente et riche en conséquence. Cette forme étant seule capable de maintenir l'action collective tout en donnant la possibilité de se manifester en actions partielles indispensables dans la lutte contre le patronat. Cette conception fut éga-

lement celle des organisations d'Espagne, ce qui se dégage nettement d'un manifeste paru le 4 avril 1873.

Après avoir démontré toute l'importance que donnait au mouvement ouvrier les socialistes-anarchistes ; après avoir défini leur conception sur l'organisation des travailleurs ; examinons les bases sur lesquelles, selon eux, les associations ouvrières doivent se créer et quel doit être leur programme.

Les bakounistes, s'appuyant sur les bases même de l'Internationale disaient que le mouvement ouvrier devait se mouvoir sur le terrain économique ; pour eux cette condition était seule capable de rendre l'action révolutionnaire prolétarienne féconde par ses conséquences et utile par son caractère positif. La lutte économique peut englober tous les exploités ; les organisations économiques peuvent donner à cette lutte le but précis et les moyens propres à employer pour réaliser ce but.

En effet, la lutte économique n'est pas autre chose que la lutte de classe. C'est l'opposition entre la bourgeoisie et le prolétariat qui a amené à se grouper les travailleurs, du fait que ces derniers, en dehors de toute idée philosophique ou religieuse ont des intérêts communs : ouvriers et exploités, ils subissent tous l'exploitation du patronat et du capital. Tous les travailleurs sont intéressés à voir transformer une société qui, permettant l'accumulation du plus-val pour les capitalistes engendre l'exploitation.

Par conséquent, luttant sur le terrain économique les syndicalistes groupent tous les ouvriers. Comme les intérêts immédiats, créent des actions immédiates — grèves pour augmentation de salaires, diminution d'heures de travail, etc. — ces dernières peuvent devenir le prétexte pour les actions plus générales et pour des idées plus larges. Ainsi la diminution des heures de travail amena le vaste mouvement de 1906, pour les huit heures et les décisions prises, en cas de guerre montrent que l'action des ouvriers groupés et luttant sur le terrain économique aboutit à une action nettement révolutionnaire.

Bakounine surtout insistait sur ce point. Il comprenait très bien qu'en dehors de la lutte économique tout est vague et passager. Seule l'économie présente une réalité saisissante, une évidence claire. C'est pour quoi en 1869 il disait : « ... Si donc vous voulez toucher le cœur de ces misérables, millions d'esclaves du travail, parlez-leur de leur émancipation économique. Il n'est pas d'ouvrier qui ne sache maintenant, que c'est là pour lui l'unique base sérieuse et réelle de toutes les autres émancipations. »

En 1873, dans le Bulletin de la Fédération Jurassienne, James Guillaume écrivait : « Le seul moyen pour amener le succès des revendications ouvrières c'est de généraliser la lutte, c'est d'opposer à la ligue universelle du capital, la ligue universelle du travail. »

Les socialistes anarchistes comprenaient la nécessité des luttes partielles entre le travail et le capital ; mais ils voyaient plus loin. Au contraire des marxistes et des socialistes qui cherchaient dans un bouleversement politique une transformation économique et ne désignaient l'action des syndicalistes à la conquête d'intérêts immédiats, les bakounistes disaient eux : la lutte économique ne doit pas s'arrêter aux revendications immédiates. Aucune réforme sociale n'est susceptible de modifier la structure de la société bourgeoise. L'exploitation économique est le pilier de l'émancipation humaine. Toutes les organisations ouvrières doivent travailler pour l'abolition de la lutte économique ouvrière doit avoir pour but la suppression de la bourgeoisie. Aucune organisation ouvrière ne peut faire une œuvre utile sans avoir en perspective la réalisation de ce but.

Voilà pourquoi l'Association internationale des travailleurs, fidèle à son principe « de ne jamais donner la main à une agitation politique qui n'aurait pour but immédiat et direct la complète émancipation économique du travailleur, c'est-à-dire, l'abolition de la bourgeoisie comme classe économiquement séparée de la masse de la population ni à aucune révolution qui, dès la première heure, n'inspire pas son drapeau la liquidation sociale ». Voilà pourquoi aussi elle a décidé de donner à l'agitation ouvrière dans tous les pays un caractère essentiellement économique.

Telle fut également la conception de la Fédération Jurassienne qui demandait à chacune de ses sections d'inscrire dans son programme comme point essentiel : la lutte contre l'Etat et le capitalisme pour l'établissement d'une société libre et communiste (dans le sens actuel du mot).

Voici donc exposées, aussi nettement que possible, les idées des bakounistes et de la Fédération Jurassienne, qui sont celles de l'Internationale, sur ce que doit être le mouvement ouvrier. Nous pouvons les résumer ainsi :

1° La priorité du mouvement ouvrier révolutionnaire dans la vie et l'évolution sociale ;

2° La nécessité et l'utilité de la forme fédéraliste de l'organisation ouvrière ;

3° La lutte des organisations ouvrières sur le terrain économique, seul terrain susceptible de grouper tous les exploités ;

4° La lutte pour l'abolition de la société bourgeoise.

Il est encore un point sur lequel il est bon de dire ce que pensaient les bakounistes ; la question de lutte politique dans les organisations ouvrières.

Considérant que l'Etat représente une force d'oppression, les socialistes anarchistes pensaient inutile, nuisible la participation à la vie politique, qui non seulement ne change rien dans le domaine économique mais, au contraire, perpétue le régime social actuel. Pour eux, la lutte pour les libertés politiques est néfaste et non intéressante pour la classe ouvrière, car elle trompe les espérances et divise le prolétariat.

C'est d'ailleurs en dehors de toute politique que l'Internationale s'est constituée, se basant sur le principe suivant : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

